**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 63 (1925)

Heft: 2

Artikel: La chapelle d'Eysins

Autor: Campiche, Raoul

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-219270

## Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

## **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

autres, à peine entrées. Homme de cabinet et d'étude, mon père n'aimait pas le bruit, en sorte que le fardeau de l'énorme maisonnée pesait presque entier sur ma mère.

Elle dut se consacrer surtout aux pensionnaires et à leur bien-être et nous informa que nous eussions à faire nous-mêmes notre service. On se le tint pour dit : occupée comme elle l'était, ma mère n'avait pas le temps de répéter les choses.

Avec deux de mes frères, j'occupais une man-sarde où il y avait trois lits en fer, avec trois paillasses, trois petites tables de sapin blanc, faisant fonction de lavabos, trois chaises de paille, une armoire et une grande table où nous gri-bouillions nos livres d'école : un dortoir de caserne. Nous faisions chacun notre lit et nous balayions le plancher et essuyions la poussière à tour de rôle. Le « service » alternait tous les huit jours. Nous vivions en paix. Quelquefois, pourtant - assez souvent même - nous nous battions ; quand cela ne faisait pas trop de vacarme, mon père nous laissait faire. Il était d'avis qu'il faut que jeunesse s'ébatte. Nous avions aussi, chacun, une petite boîte en carton — j'ai encore la mienne — avec un étui à aiguilles, du coton blanc et du coton noir et un morceau de cire blanche pour cirer le fil, afin qu'il tint mieux ; cela nous servait à recoudre les boutons et a raccommander nos gilets et nos chausses. Pour les trous aux bas, nous nous adressions à nos sœurs. Ma mère nous avait déclaré que tout cela était notre affaire. Il va sans dire que nous cirions nousmême nos souliers. De temps à autre, ma mère faisait la tournée des chambres et des armoires. Quand tout n'était pas en ordre, nous étions grondés.

Cela marchait très bien. Nous n'étions pas plus mal vetus, ni plus sales que nos camarades qui avaient des filles de chambre pour les servir. Quand, à seize ans, je sortis du collège pour

entrer à l'académie, mon père me fit venir dans sa chambre, alluma une pipe et me tint ce dis-

« Mon garçon, te voilà étudiant ; je te payerai tes semestres, mais je ne puis pas faire davan-tage. Tes frères et tes sœurs ont plus besoin de moi que toi. Donc, si tu veux avoir de l'argent de poche, et il t'en faudra, eh bien! tu te le pro-cureras où tu pourras. Ici, il n'y en a point. »

cureras ou ti: pourras. Ici, il n'y en a point. »

C'était clair et précis. Je ne demandai pas d'explications plus détaillées ; je courus en ville. Un
ede mes anciens camarades de collège, qui ne s'était pas senti de goût pour Sophocle et Cicéron,
était groom à l'hôtel Bellevue. J'avais gardé avec
lui d'excellentes relations. Je le trouvai qui rinçait des bouteilles au fond d'une cour. Je lui demandai s'il n'y avait pas dans la maison quelque
famille étrangère qui cherchât des lecons de franfamille étrangère qui cherchât des leçons de fran-

— Tu tombes bien, me dit-il; je viens justement d'entendre une dame anglaise demander au portier s'il ne lui saurait pas un maître pour ses trois moutards, deux garçons et une fille; c'est au 27.

J'y volais et me présentai à la dame. Dix minutes après, je ressortais : deux heures de leçons à donner chaque jour, de trois à cinq heures de l'après-midi; quinze francs d'honoraires par semaine. C'était le Pérou! Je courus conter ma chance à ma mère. Il n'y eut pas à Lausanne, ce jour-là, de garçon plus heureux que moi. Je me sentais grandi d'une coudée. Je gagnais ma

vie ; j'étais un homme.

Dès lors, j'ai donné d'autres leçons, j'ai fait des comptes rendus du Grand Conseil pour la Gazette de Lausanne, j'ai fait des copies, des traductions; j'ai toujours eu de l'argent. J'en ai parfois prêté à des camarades plus riches que moi, qui ne m'ont pas remboursé. Je me souviens encore du jour glorieux où j'allai acheter à la «Ville de Paris », place St-François, un habit noir pour mon premier bal : 70 fr., payés comptant. Et quand je fus recruté dans la 3me compagnie des carabiniers, c'est moi qui payai mon uniforme, du chapeau à plumes jusqu'aux guêres. L'Etat régions de la compagnie des carabiniers de la compagnie des carabiniers de la compagnie des carabiniers de la compagnie de la tres. L'Etat n'équipait et n'habillait pas encore les troupes dans ce temps-là et personne ne son-geait à trouver les «charges militaires » trop lourdes. Mais on se tenait plus droit dans un

uniforme qu'on avait payé soi-même.

Il n'y a rien de rema: quable dans tout cela et si je vous en parle, ce n'est pas pour me vanter. Je sais que la grande majorité des jeunes hommes ont eu et ont encore à lutter avec des difficultés bien plus grandes et que j'ai été au nombre des privilégiés de ce monde. Mais vous m'avez demandé des impressions et des souvenirs de jeunesse et je vous donne ceux qui me sont le mieux restés

L'habitude où mes parents m'ont mis dès le collège de faire mes petites affaires moi-même m'a toujours été extrémement utile. Quand j'enm'a toujours ete extremement utile. Quand j'en-trai à l'école de recrues, je ne fus pas emprunté pour faire mon lit et j'avais vraiment un très joli talent pour cirer les souliers; mon caporal de chambre Charles Troillet, de Daillens, m'en fit ses compliments. A la cuisine, je me fis re-marquer par le chef d'ordinaire pour ma dexté-rité à paler les commes de terre, elle me pulut rité à peler les pommes de terre ; elle me valut d'être admis à la faveur des croûtons de moelle

J'ai appris de la sorte que tout ce qu'on fait mérite d'être bien fait, qu'il n'y a pas de sot métier et que ce qu'il y a de plus honorable dans le monde, c'est le travail. Toutes vérités qui courent les rues mais qu'il faut avoir expérimentées pour en apprécier la mirifique saveur. Je garde à mon père et à ma mère une reconnaissance très vive pour m'avoir appris de bonne heure à mettre la main à la pâte.

Lausanne, décembre 1902.

Ed. Secretan.

### LES VISITES DU JOUR DE L'AN

Le premier janvier nous invite A faire à tous une viste, Et que cela plaise ou dépite, Il faut que l'on se précipite Afin de bacler tout de suite La corvée absurde et maudite. Pendant ce mois hétéroclite, La gourmandise est interdite : Pas le temps d'arroser la truite Ni la dinde savamment cuite, D'un flacon de Château-Lafite : Pas mcyen de vivre en ermite, Ni de contempler un beau site Evocateur de Théocrite... Allons hop! hop! que l'on s'agite, Et munis d'une liste écrite Avec un soin de carmélite, Qu'on escalade à la va-vite Les étages de chaque gite.

Grave comme un bronze annamite, On entre, on salue, on débite Une phrase bien ou mal dite. On s'assied, puis on en est quitte Pour quelque banale redite: On parle de l'appendicite, Du vin que l'on réhabilite, Et... des trois dents de la petite; Un vieux monsieur grognon s'irrite D'un scandale qui s'ébruite ; Un laideron dont la conduite Vertueuse est sans grand mérite, Flétrit le plaisir illicite. A grignoter on vous incite: Gloutonnement on ingurgite Des bonbons bravant la gastrite; Parfois, la mine déconfité De quelque beauté qui s'effrite Ou bien un fâcheux qu'on évite Rapidement vous met en fuite.

Souvent, ce gêneur que l'on quitte S'acharnant à votre poursuite, Devenant votre satellite De salon en salon gravite Sans se lasser dans votre orbite, Au repos la nuit vous incite, Sans hésiter, on en profite Pour quitter sa mine hypocrite Et rentrer voir si Marguerite, Une cuisinière émérite, Fait mijoter dans la marmite La poule au pot qui sollicite Votre palais de sybarite. Georges Esclavy.

Trop aimable. - Mme X. rencontre un habitué de la maison :

- Faites-nous l'amitié, cher monsieur, de venir passer la soirée chez nous; on fera un peu de mu-sique, ma sœur chantera, et, à minuit précis, on sou-

- Avec plaisir, madame. A minuit, je serai chez

Chez le coutelier. - Le marchand. - Vous désirez, monsieur? Le client. — Je voudrais un couteau.

Le marchand. — A une ou plusieurs lames?

Le client. — Oh! les lames ne sont pas nécessaires. L'important c'est qu'il y ait un tire-bouchon!

#### VENTE D'UN SERVAN



N pouvait vendre ou acheter le génie fa-milier d'une maison. Mais la légende oublie de nous dire quel était le prix

Un propriétaire du Pays-d'Enhaut, avant un servan qui, par faison d'âge sans doute, ou faute de bons soins, était devenu paresseux et qui plus est méchant, résolut de s'en débarrasser et de le vendre pour se « faire de la monnaie ». Il appela son malicieux lutin, puis l'enchaina et se mit en route pour le conduire à l'acquéreur. Il eut en chemin beaucoup de peine. Tous ceux qui le virent passer racontent que le pauvre homme suait sang et eau, en tirant avec beaucoup d'effort une longue chaine, au bout de laquelle il n'y avait... rien du tout. « Le servan faisait résistance, bien

### LA CHAPELLE D'EYSINS



E gracieux petit temple de Signy-Eysins, si caractéristique avec son clocher élancé et sa terrasse ombragée... surtout en été,

est trop connu de nos lecteurs pour que nous nous attardions à le décrire. Construit en 1900, et inauguré, sauf erreur, la même année, il n'a pour ainsi pas d'histoire. Aussi n'est-ce point de lui que nous voulons parler.

Le nouveau Dictionnaire historique et géographique du canton de Vaud, à l'article Eysins, assure que, depuis 1418 il existait dans ce village une chapelle dédiée à Saint-Georges et qu'un document de 1555, fait mention d'une cure placée sous le même vocable.

En ce qui concerne cette dernière nous croyons qu'il y a erreur, car à notre connaissance les seules cures, dont les communiers aient jamais dépendu, soit avant soit après la Réformation étaient celles de Nyon dont ils faisaient partie au point de vue paroissial. Peut-être s'agit-il de la résidence du desservant de la chapelle de Saint-Georges ? Cette possibilité n'est pas exclue, mais dans ce cas on ne peut guère parler d'une cure au vrai sens du mot.

Par contre, le renseignement relatif à l'érection d'une chapelle consacrée à Saint-Georges est rigoureusement exact. Malheureusement on ignore la date précise ainsi que les circonstances qui ont présidé à la fondation de celle-ci. Tout porte à croire que le lieu de culte desservi selon toute vraisemblance par un membre du clergé de Nyon, fut construit et doté par les habitants d'Eysins et de Signy, comme cela a été le cas pour le temple actuel.

D'ailleurs cet ancien sanctuaire semble avoir été peu important puisque les visites épiscopales de 1417, 1481 et 1518, ne la mentionnent pas.

En revanche, on est mieux renseigné sur sa situation. Les archives communales d'Eysins possèdent, en effet, un registre cadastral de la seconde moitié du XVIIIe siècle dans lequel, au folio 70 verso, on lit ce qui suit (nous abrégeons un peu le texte original afin de ne pas abuser de la patience de nos lecteurs) :

« L'an mil sept cent soixante et quinze et le vingt-neuvième jour du mois d'aoust, à l'instance et par devant moi, Salomon Nicolas Givel, bourgeois de Payerne, commissaire réno-

vateur des droitures féodales appartenant à Leurs Excellences de Berne, rière le village et territoire d'Eysins dépendant de Leur Château

de Nyon.

» Des anciens biens communs, situés au lieu dit à Saint-Georges, le cimetière appelé de

Saint-Georges, contenant sexte et vingtqua-train de pose (environ 9 ares) limitant la vi-gne de Jean Olivier de joux et bise, celle de Claire Martin, veuve de Daniel Dessonnaz et

d'André-Frédéric Baulet dites de l'Ochettaz du côté du lac, les vignes de Pierre Olivier, de François-Etienne Olivier, de Claudine Gran-

ger, femme de Jean Stutzkerberger avec en partie la chentre de la dite veuve Dessonnaz de vent et l'entrée du chemin commun sortant du

dit cimetière de bise ».

A noter que ce terrain n'était soumis au payement d'aucune redevance annuelle quelconque. En comparant le plan de l'époque avec celui du

cadastre actuel, on constate que le cimetière occupe encore le même emplacement qu'autrefois et que le nom du lieu dit n'a pas changé. Le champ du repos des communiers d'Eysins n'a pas été notablement agrandi puisque actuellement il mesure 9 ares 70 ca. de superficie.

Quand à la chapelle qui se trouvait dans son enceinte elle a été démolie à une époque que nous ne pouvons préciser peut-être déjà dans la première moitié du XVIe siècle (vers 1550), sauf erreur, il n'en reste plus aucune trace visible.

Raoul Campiche, archiviste.

#### AU CONTEUR VAUDOIS

Petit journal, ami modeste, Pétillant d'esprit et d'humour, Tu nous parles, avec amour, De notre pays agreste; Du bon vieux temps, tu nous redis Les simples et bonnes histoires; Sur les événements notoires, Tu as un bon mot inédit. Dans le foyer du laboureur, Comme chez les gens de la ville, Par toi, un peu de gaîté brille Et repose du dur labeur. Chacun te lis avec plaisir, Tu dérides les plus maussades; Pour lire tes bonnes boutades, On aime à te voir revenir. Que nous importent les journaux Nous assommant de politique, Du temps qu'il fait en Amérique, Au Cap, ou chez les Esquimaux; Du Kédive, on nous dit les gestes, Ce qu'on s'en moque, après tout! Toi, tu nous parles de chez nous; Que nous importe tout le reste! Nous t'aimons, bien sincèrement; A la montagne, à la plaine, Le samedi, chaque semaine Nous t'attendons impatiemment.

Pierre Ozaire.

### LE CENTENAIRE DU GAZ

On fête cette année en France le centenaire de l'invention du gaz d'éclairage, par Philippe Lebon. Jusq'alors Paris était éclairé à l'huile. Mais, par économie, les nuits de lune on n'allumait que la moitié des lanternes; tous les boutiquiers, par ailleurs, étaient obligés de contribuer à l'éclairage des rues, même après la fermeture de leurs magasins.

C'est à Londres, puis à Liège et à Louvain que l'on tenta les premiers essais d'éclairage au gaz. Le gouvernement, à Paris, refusait à Lebon l'argent et l'aide nécessaire à ses expériences, on ne sait trop pourquoi. Peut-être craignait-on que le gaz fut dangereux et capable, comme l'assurait J.-B. Lanoix, « d'aveugler par son éclat et d'empoisonner par les émanations méphitiques qu'il dégageait ».

Enfin, en 1811, Mme Lebon, digne continuatrice de son mari, obtenait d'éclairer au gaz trois boutiques du passage Montesquieu, près du Palais Royal. Les journaux s'extasièrent, le peuple applaudit, mais les grincheux et les mar-

chands d'huile réclamèrent. On leur donna satisfaction et on fit enlever les appareils de Mme

Lebon.

La scie et la bûche. — Le poète Eugène Rambert était professeur à l'Université et au Gymnase de Lausanne. Les élèves de cette dernière institution n'appréciaient pas toujours ses cours à leur valeur. Un jour que Rambert entrait en classe, il' vit qu'on avait dessiné au tableau noir une gigantesque scie. Le poète ne fit aucune remarque. S'avançant vers le tableau, il prit la craie et au dessous de la scie, il dessina une grosse bûche. Puis il commença la leçon comme si de rien n'était.

Le sommeil rend sourd. — Jean-Louis et François étant couché dans la même chambre, l'un dit à l'au-

Dis-voir, Jean-Louis? Quoi?

- Dors-tu ?

Pourquoi ?

Des fois, si tu ne dors pas, tu pourrais me prêter

Attends voir... c'est que je dors.

#### L'ENTERREMENT DU PAUVRE REYMOND

A MM. Samuel et Féréol Rochat, en souvenir d'une délicieuse veillée.



N avait veillé fort tard à la Pinte Zapino du Champ du Port. Comme il y avait grande revue le lendemain au Sentier, l'entrain était général. Les plaisanteries tom-

baient dru sur les malheureux qui ne savent les comprendre et voient facilement rouge. Deux heures venaient de sonner à la tour du vieux temple. Tous les villageois étant partis, il ne restait plus à la salle à boire qu'un pauvre diable de Vaullienis nommé Reymond, lequel supplia timidement l'aubergiste de le laisser dormir à la grange. En maugreant, le pintier accepta.

Notre innocent chemineau vers les Notre innocent chemineau, vers les quatre heures, se réveille et se demande en quel lieu sa misérable carcasse est venue échouer. Sortant de son gilet une vieille boite en laiton, vert-de-grisé, il prend une allumette, frotte, regarde, hébété, autour de lui. Puis il se rendort en jetant l'allumette mal éteinte dans le foin de la « pâture ».

Heureusement, on s'était levé matin au Champ du Port. Et maître Zapino, ronflant du sommeil du juste, s'entendit soudain interpeller par un passant qui lui cria : « Ça brûle par ta grange ! » Zapino ne fait qu'un saut. Aidé de plusieurs voisins, il éteint le feu sans avoir besoin des pom-piers qui couraient déjà, surexcités, au hangar. Puis il saisit mon Reymond par le bras l'amène à la salle à boire, en le secouant un peu rudement. Et il envoie quérir le père Golaz, surnommé Bil-lard, geòlier de la prison de cercle et huissier municipal.

Reymond, tout apeuré, est conduit par le geôlier gouailleur à la cellule de la Truite. Les soldats qui se rendent à la revue rient aux éclats en les voyant passer. Affreusement noire lui appa-raît la prison. Le désespoir prend Reymond pour ne plus le lâcher. Il se voit déjà condamné à perpétuité comme incendiaire. Alors il pleure comme un enfant. Car Reymond était un pauvre hère tout à fait inoffensif!

Vers minuit, le père Billiard vint vérifier si tout était bien verrouillé. Après un long et con-fus soliloque, de sa voix atrocement nasillarde, le geôlier s'en alla en chantonnant :

> Petite tête, le front haut, Mine altière, sans diadème, A la forme de son chapeau, Reconnaissez-vous le héros ? Reconn nnais sez-vous le héros ?!! »

Ah! si vous aviez entendu le père Golaz chanter cela du nez! C'est inénarrable, voyez-vous! Et intraduisible!

...La nuit épouvante Reymond. Farouche, il se pend avec son mouchoir de poche aux barreaux de la fenêtre. Et il reste ainsi, bizarre, la tête baissée, les yeux effrayants, le rictus à la fois comique et macabre.

Par intervalles, on entendait chanter bruyamment les soldats du Champ du Port qui revenaient, avinés et grotesques, de la fameuse revue. A midi, Billiard vint avec le pot de soupe fu-

mante et, ne voyant rien remuer, cria:

"Tins... Reymond! Vœiti que ta soupa!»
Aucune réponse du misérable.
...« Mèdze ta soupa, Reymond!
...Mâ tienna cinq cin diabllie deposition as-tou

Alors, le père Billiard qui était plutôt myope,

en s'approchant de son pensionnaire, constata avec stupeur que celui-ci était bel et bien pendu.

« Ora !... Lè outré tsouze! Voilà du travail pour l'ami Menuisier! » s'exclama-t-il en coupant le fatal mouchoir. Le pauvre Reymond s'accident de la cellule.

pant le ratal mouchoir. Le pauvre reymond s'a-platit lugubrement sur le plancher de la cellule. Deux jours après cet événement, Touron, le domestique du syndic Marc à Djennet, vint avec un char à brancards. (On n'avait pas encore de somptueux corbillard.) Le père Golaz avait trouvé cinq hommes de bonne volonté, parmi lesquels le grand Jules, le petit David, pour lui aider à porter le corps du malheureux de l'Abbaye au cimetière, là-bas, derrière la vieille tour massive de l'ancien couvent. Quand le municipal de la Section des pauvres, Raton, leur eut offert, sur le compte de la commune, deux pots de vin à la Truite, le petit cortège s'ébranla sans aucune

Les vieux « tubes » dansaient gaiment, fantas-tiques hauts de forme, sur la tête de nos rusés

compères.

Arrivés à peu près au bout du village, sur le ruisseau Saint-Sulpice, Touron arrête son char.

Et, au grand ébahissement des villageois, nos sept croquemorts improvisés sortent leurs pipes, les bourrent tranquillement, frottent longuement le briquet, allument... puis, tout en devisant très gaillardement continuent leur voyage. Jamais on ne vit tel enterrement au Champ du Port.

Aussi, lorsque notre petite troupe facétieuse s'en revint, juchée sur le char ou en tibutant de l'Abbaye pour s'installer autour d'un pot de blanc chez Tapino, je vous avoue que de joyeux rires les accueillirent à leur confusion, très momentanée, il est vrai. Il fallait plus que cela pour les tracesser. Car le petar de la Côte vaudise les tracasser. Car le nectar de la Côte vaudoise avait fait son offre. Aussi c'est en chantant les refrains les plus grivois que nos compères terminèrent une journée qui eût dû les faire réfléchir

sur la brièveté de notre existence. Quand la porte de la pinte s'entrouvrait, les assants amusés entendaient, par exemple, des

bribes comme celle-ci :

« Que veut Minette? C'est un Minon!!»

Etc., etc. Et des rires! Des rires! Ah! nos anciens savaient rire, je vous assure. Surtout, ...naturels au possible. Nos jeunes jeunes gens tirés à quatre épingles et si guindes d'aujour-d'hui les feraient mourir de rire.

Pour copie conforme: L.-A. Rochat.

Royal Biograph. — La Direction du Royal Biograph présente cette semaine un des derniers grands succès de la Métro-Piktures : Les Naufragés de la Vie, grand drame maritime en 4 parties d'après le roman de Sarah P. M. Lean Green. Egalement au programme Pierrot et Pierrette, interprété par René Pyon (Ex Bout-de-Zan) et la petite Bouboule et Charpentier, est une comédie dramatique et humoristique en 3 parties. A chaque représentation le Ciné-Journal Suisse, avec ses actualités mondiales et du pays

Théâtre Lumen. — La Direction du Théâtre Lumen présente cette semaine la toute dernière création du célèbre artiste Yvan Mosjoukine Le Lion des Mogols, merveilleuse super-production dramatique en 4 parties. Sur un argument de Mosjoukine, M. Jean Epstein a tourné «Le Lion des Mogols ». Sa technique est pleine de hardiesses heureuses et d'audaces déconcertantes. Le programme comporte également une des plus étourdissantes créations de fou-rire de l'inoubliable Harold Lloyd Un Voyage au Paradis, un immense succès de fou-rire qui durera plus d'une demi-heure. A chaque représentation, le Ciné-Journal Suisse, qui dès cette semaine, présentera hebdoma-dairement les dernières actualités mondiales et du pays.

Pour la rédaction : J. Monnet J. Bron, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

#### Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recom mandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.



## POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût par-fait, aux prix les plus modestes. Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

**MEUBLES PERRENOUD** Succursale de Lausanne: PÉPINET - Gd-PONT

## ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

# CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne. rue Centrale 4 CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 0/6 Dépôts en comptes courants et à terme de Toutes opérations de banque

ENTISTE R. GUIGNET
Pl. Riponne 4 - LAUSANNE - Tél. 66 18
Consultations tous les jours de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h. DENTISTE

### HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFEVRERIE

G. Guillard-Cuénoud, Palud 1, Lausanne Grand choix — Réparations garanties — Prix modérés

VERMOUTH CINZANO
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE